

MAGAZINE ABSOLUMENT PRIVÉ POUR LUI

LE NUMERO UN

le CLUB mondial

des millions
e Français
ttendent

10 F
MENSUEL
DÉCEMBRE 76
JANVIER 77

INTERVIEW EXCLUSIVE
JOSÉ LUIS DE VILLALONGA

JEANNE BÉRANGÈRE EMMANUELLE ET SES COPINES

LA VOITURE LA PLUS CHÈRE DU MONDE

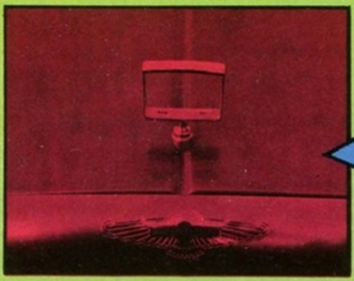
LE JARDIN PARFUMÉ

LES NUITS BERLINOISES

UNE RECETTE APHRODISIAQUE POUR VOTRE RÉVEILLON

NE ÉDITION DU
CT INTERNATIONAL

le CLUB mondial



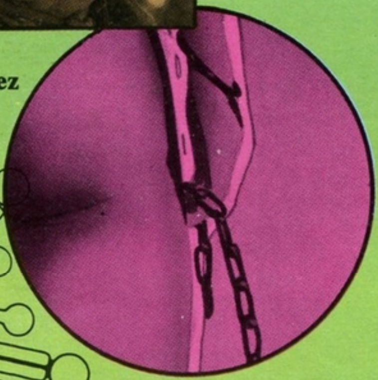
p. 80
La voiture
du 21e siècle

LES MILLES ÉTOILES DU FANTASTIQUE

p. 84
De Kingkong
à Frankenstein



p. 10
Ne restez
pas de
glace



p. 31
Camping
privé

SOMMAIRE

Décembre 1976 Volume I N° 1

N'y-a-t-il plus de séducteurs ? Les mass médias le donneraient à croire, à présent que l'on se couche avant de s'être dit bonjour et que l'on n'accepte de donner son prénom qu'au bout de la troisième nuit d'amour. « Club » s'inscrit en faux contre ce simplisme aberrant. L'écrivain Jose-Luis de Villalonga s'explique sur les rituels, les fastes et les surprises de la nuit ; un chef d'œuvre de l'érotisme oriental est exhumé par notre journal : « Le jardin parfumé » qui montre que les arabes du 16e siècle avaient un sens aigu du plaisir et de la ruse.

En voyageant avec nous, vous suivrez la mode de vos futurs escapades d'hiver, vous découvrirez la somptueuse Aston Martin Lagonda, vous plongerez dans l'univers de la science-fiction la plus érotique et surtout, surtout, surtout, six jeunes filles de bonne famille et de superbe réputation vous attendent pour jouer à chat perché.

Le Club Mondial est une publication mensuelle de CCT International France SARL. Bureau de Paris : 6 rue Robert-Estienne, 75008 Paris. Tél. 723.90.81. Directeur responsable de la publication : C. Chidiac, Rédaction : Dominique Loube, Popo de Féo. Responsable artistique : Jacques Philippe. Distribution : N.M.P.P. ; Dépôt légal : 4e trimestre 1976. Photocomposition : Graphelec, Paris. Imprimé en France par la Néogravure.

RUMEURS

Livres

Polychromie de Claude Charles

Polychromie (éditions Régine Deforges), un titre un peu abstrait pour un roman qui ne l'est pas du tout. *Polychromie,* c'est sans doute toutes les teintes que prend l'amour de Cyprien et de Claire qui sont frère et sœur. Teintes douces et tendres durant l'adolescence, lorsque Claire, modèle préféré de Cyprien, pose pour de grandes compositions organisées autour de son corps; teintes plus crues au fur et à mesure que leur recherche de la volupté, recherche toujours plus insatiable, atteint la démesure; teintes de noir et de rouge, sang et deuil, quand le plaisir se fait violence et mort.

Ce que j'aime dans ce livre au contraire d'autres ouvrages érotiques, c'est qu'il est réellement construit. Claude Charles a façonné lentement les personnages de Claire et de Cyprien qui s'aiment et vivent de plus en plus vite au fil des pages jusqu'à ce qu'un paroxysme de folie amoureuse fasse éclater le précaire équilibre. Cyprien qui est d'abord l'amant jaloux, possessif et tendre à la fois, de sa sœur, veut ensuite la partager avec son meilleur ami, Bertrand. Mais rien ne peut arrêter sa quête de sensations toujours neuves, ni la peur ni les suppliques de Claire. Il souhaitera l'humilier, la prostituer, la voir pénétrée, investie partout à la fois (sexe, anus, bouche, gorge et mains..) par des partenaires inconnus qui auront tous les droits sur Claire, même celui de la faire souffrir.

Polychromie ne s'essouffle jamais, il n'y a pas de temps mort car l'action et la couleur morbide de la recherche presque désespérée de Cyprien, se font plus intenses au fur et à mesure que l'on progresse dans le récit, ce qui est rare...

La chaise éclectique de Delphine Pont-Aven.

Une petite préface pleine d'esprit d'Éric Losfeld achève de troubler l'esprit du lecteur quant à cette Delphine Pont-Aven, alias Natacha Cliziss Barnet, une sœur jumelle de la fameuse « amazone » américaine qui vivait non loin du Terrain Vague, la maison d'édition de Losfeld, puisqu'elle possédait un hôtel particulier, théâtre de ses tumultueuses amours saphiques, rue Jacob !

Mais cette *Chaise électrique* fait plutôt songer à l'inquiétant monastère où avait sombré pour un temps la pauvre *Justine* de Sade, tombant de tribulations en vicissitudes diverses. Pourtant, on ne trouve pas dans *La chaise éclectique* cet appétit troublant de sang, de souffrances et de tortures. On fouette, certes, au couvent de la Sainte-Biche et la mort vient parfois frapper les trites pensionnaires, mais il s'agit plus d'accidents que d'actes volontaires. Ainsi, cette horrible maquerelle qui se fait appeler « Mère Supérieure » et qui a un goût immodéré pour les jumeaux des deux sexes, a enchaîné au pied de son lit deux adolescents nubiens maigres à faire peur et seulement nourris de poudre de cantharide obtenue en broyant certaine mouche bleue et ayant la propriété de faire b..... jusqu'au ciel celui qui en a absorbé. Les deux jumeaux, coupables de n'avoir pu éjaculer dans le vieux et auguste con, furent livrés pour une dangereuse fellation aux dogues de l'insolite religieuse. Des babines aux crocs, la distance est mince et l'on devine l'horrible fin de l'un des malheureux.

Un univers fantasque et raffiné, des trouvailles, une science de la description du décor et des personnages, font de cette *Chaise éclectique* un bon roman érotique.

L'amour bleu d'Olivier Blue

Ce qui frappe dans *L'amour bleu,* c'est la sincérité d'une expérience sexuelle qui semble avoir été vraiment vécue par l'écrivain. De même que cet Yves décrit par Guy Sitbon (*Yves et Véronique* chez Grasset), cet Olivier Blue a raté son mariage avec la femme qu'il aime, Constat d'échec assez classique après dix ans d'un couple sage et bourgeois. Pourtant, « sages et bourgeois », Claire et Olivier ne le seront pas toujours comme le prouveront ces pages ruisselantes d'érotisme et dans lesquelles le lecteur trouvera bien des prétextes à une excitation personnelle. Le personnage de Julia, petite étudiante de vingt ans encore vierge, mais plus pour longtemps, viendra vite mettre un terme à cet excès de tranquilité.

D'abord maîtresse de Claire, puis d'Olivier, Julia incite bientôt ses nouveaux amis à se livrer avec elle à l'amour à trois. Olivier qui n'avait qu'une seule femme qu'il ne désirait plus, se trouve à présent nanti de deux folles épouses qu'il baisera dans toutes les positions possibles, avec une fougue digne d'éloges. Mais comme le dit Olivier, 3, c'est 2 + 2 + 2, c'est-à-dire que chacun des éléments du trio peut également avoir des relations sexuelles avec un seul des trois, ce qui posera de délicats problèmes de jalousie.

Des passages réellement excitants avec un mélange de crudité et de recherche érotique, des personnages qui excitent et ne sont pas seulement des sexes, font de *L'amour bleu* un livre non pas génial (beaucoup trop de complaisance de style), mais agréable.



ROSES

Cinéma

J'ai très envie de Michel Baudricourt

Avec Charlie Schreiner, Richard Lemieuvre, Françoise Avril et Martine Grimaud (le titre n'est pas définitif et pourrait être modifié ultérieurement).

Le réalisateur Michel Baudricourt annonce franchement la couleur dans *J'ai très envie* : il s'agit d'un film purement pornographique et sans aucunes prétentions intellectuelles. Sa qualité essentielle est d'être bien fait, l'image est souvent belle et les séquences sexuelles, réellement « hard » et sans plan raccord (c'est-à-dire vraiment tournées par les acteurs du film) sont aussi précises et explicites qu'excitantes.

On peut évidemment reprocher au réalisateur un manque d'originalité et un scénario passe-partout et plutôt banal. Mais lorsqu'on connaît les conditions matérielles de tournage (manque de temps et de moyens), on comprend que ce n'est pas le réalisateur qu'il faut incriminer, mais plutôt la taxation démentielle qui s'est abattue sur les films à catégorie X, procédé visant bien sûr à les cantonner dans la médiocrité.

L'intrigue donc est des plus simple. Un couple loue une villa qui sera bientôt le théâtre de surprenantes orgies, mais des orgies moins monotones que ces trop conventionnelles et tristounettes « fêtes du sexe ». Car ici, avec la complicité d'un écrivain spécialisé dans la littérature érotique et désireux de mettre en application ses belles théories, et celle de sa secrétaire, le couple en question piège d'innocents passants qui seront bien sûr finalement consentants, le rythme du métronome accélérant les désirs et faisant chavirer les esprits !

Ce n'est pas une révélation cinématographique, mais ce n'est pas triste non plus; la forme et l'enthousiasme réel des partenaires étant tout à fait susceptibles d'émouvoir un spectateur normalement constitué !

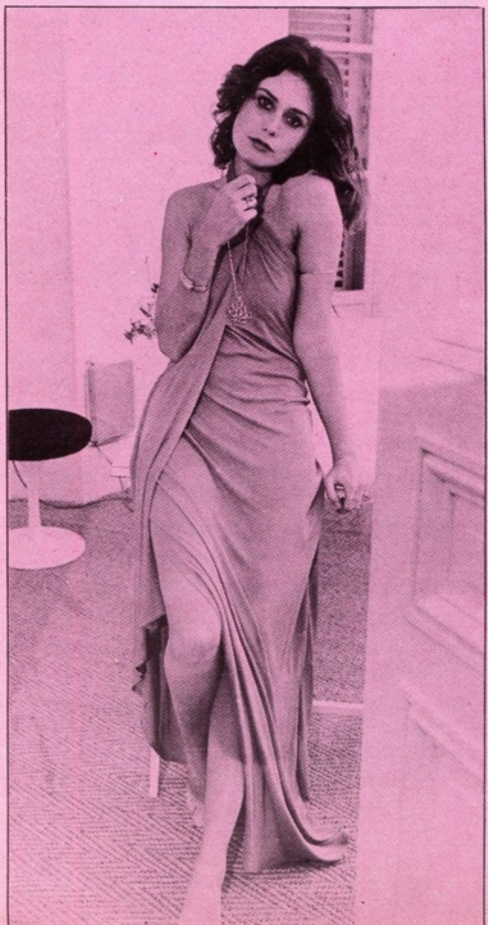
<u>*Françoise Fabian et ses call-girls*</u>

Le 2 novembre dernier, Just Jaeckin a attaqué son troisième long métrage : *Les filles de madame Claude,* après une *Emmanuelle* un peu sophistiquée et une *Histoire d'O* trop prude à mon goût, la très belle Corinne Cléry criant faux sous les coups de fouet, même si elle exhibait un superbe derrière et des seins pas vilains non plus. C'est Françoise Fabian qui interprètera madame Claude avec son air habituel de jeune femme sage et distinguée dissimulant sous un regard doux un feu contenu. Parmi ses filles, il y a Corinne Cléry toujours, Sirpa Lane, la très émouvante et non moins excitante héroïne de *La bête* de Walerian Borowczyc et la toujours séduisante mais plus connue Sylvia Kristel. Un quatuor qui promet pour peu que Just Jaeckin sache éviter cette fois la mièvrerie.

<u>*Une pornographie bien gauloise*</u>

Le gros Lucien Hustaix (paix à son âme) avouait très placidement n'être qu'un « marchand de soupe ». Je trouve pour ma part regrettable qu'il ait tant produit. En effet, ses films se ressemblent tous par leur bêtise phallocratique, leur paillardise d'une grande tristesse et l'importance donnée à l'argent. Pour Hustaix, un dragueur doit posséder un studio design, une voiture de sport bien clinquante et un portefeuille gonflé, sans quoi il n'intéressera pas les femmes qui sont toutes (mais comment donc !) des putains en puissance. Le seul mérite des *Jouisseuses* est de montrer des comédiens qui devaient en deux ans conquérir une certaine notoriété dans le royaume du sexe : Claudine Beccarie devint la vedette d'*Exhibition* de Jean-François Davy, Hélène Coupey et Jacques Marbeuf figurent aux génériques de nombreux films et théâtres pornos. Mais peut-être ce film finira-t-il par amuser les spectateurs à force de stupidité, de gags énormes et ratés, de surenchère dans la vulgarité ?

Les jouisseuses de Lucien Hustaix avec Jacques Marbeuf, Claudine Beccarie, Jacques Couderc et Frérérique Barral.











Josèphine est morte, vive Joséphine ! Elle porte le nom de Lisette Malidor. Et vous pouvez admirer son beau corps d'ébène aux mensurations admirables au Moulin Rouge. Dans une revue « Follement » sexy.

photos Rouveron



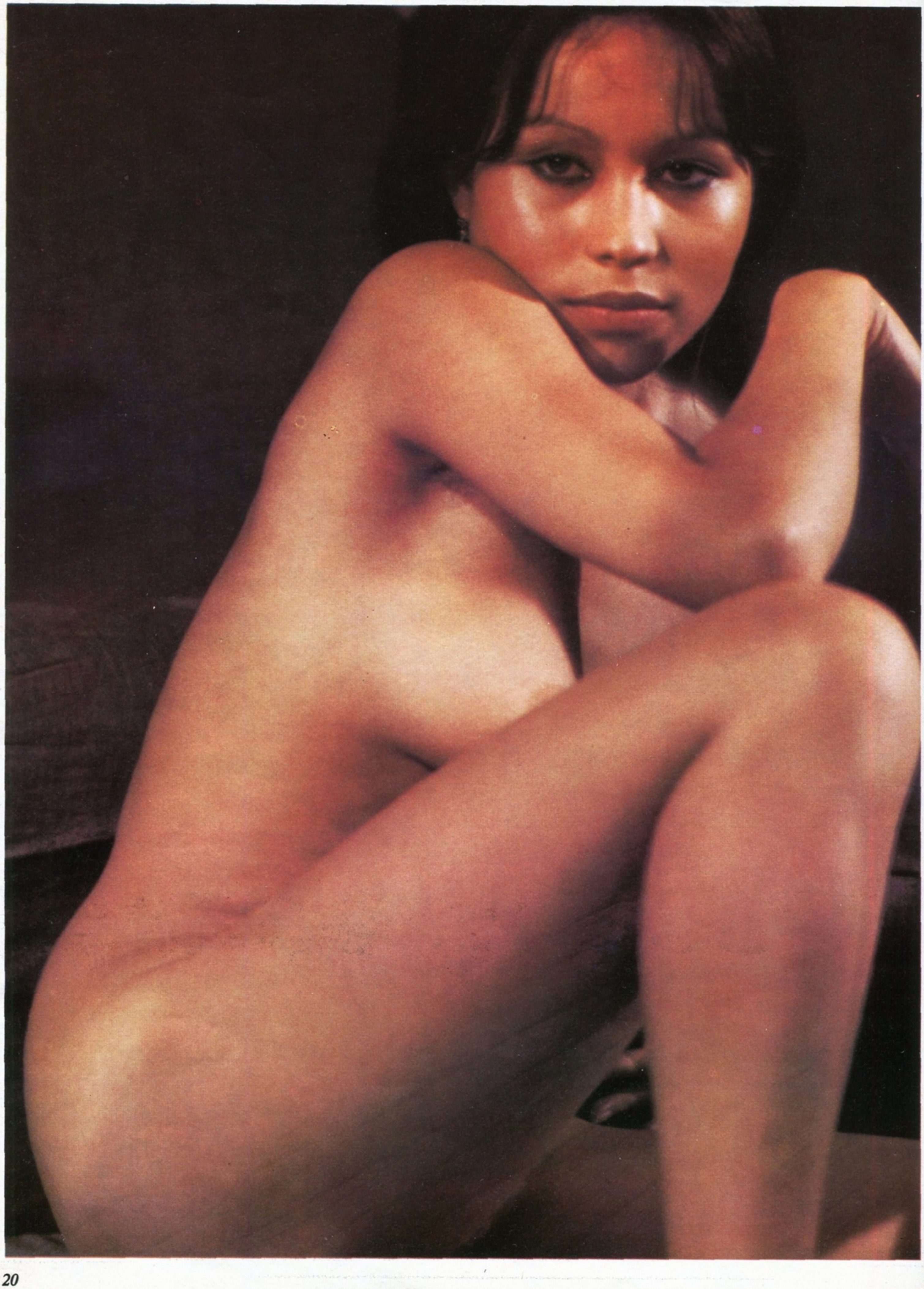
YUAN

photo par A. Lewkowicz

Yuan aime à s'allonger sur toutes les peaux que la terre prodigue : peaux d'hommes, de léopard, de vison ou de renard. Elle aime à attendre longtemps l'amour dont elle veut faire une œuvre d'art de chaque instant.











VÉRO–NIQUE

photos par Ed. Alexander

















BERNADETTE

photos par Ed. Alexander

Bernadette sans sa casquette n'existe que pour le plaisir de l'imagination.

















EMMANUELLE

photos par Didier Kleynjans





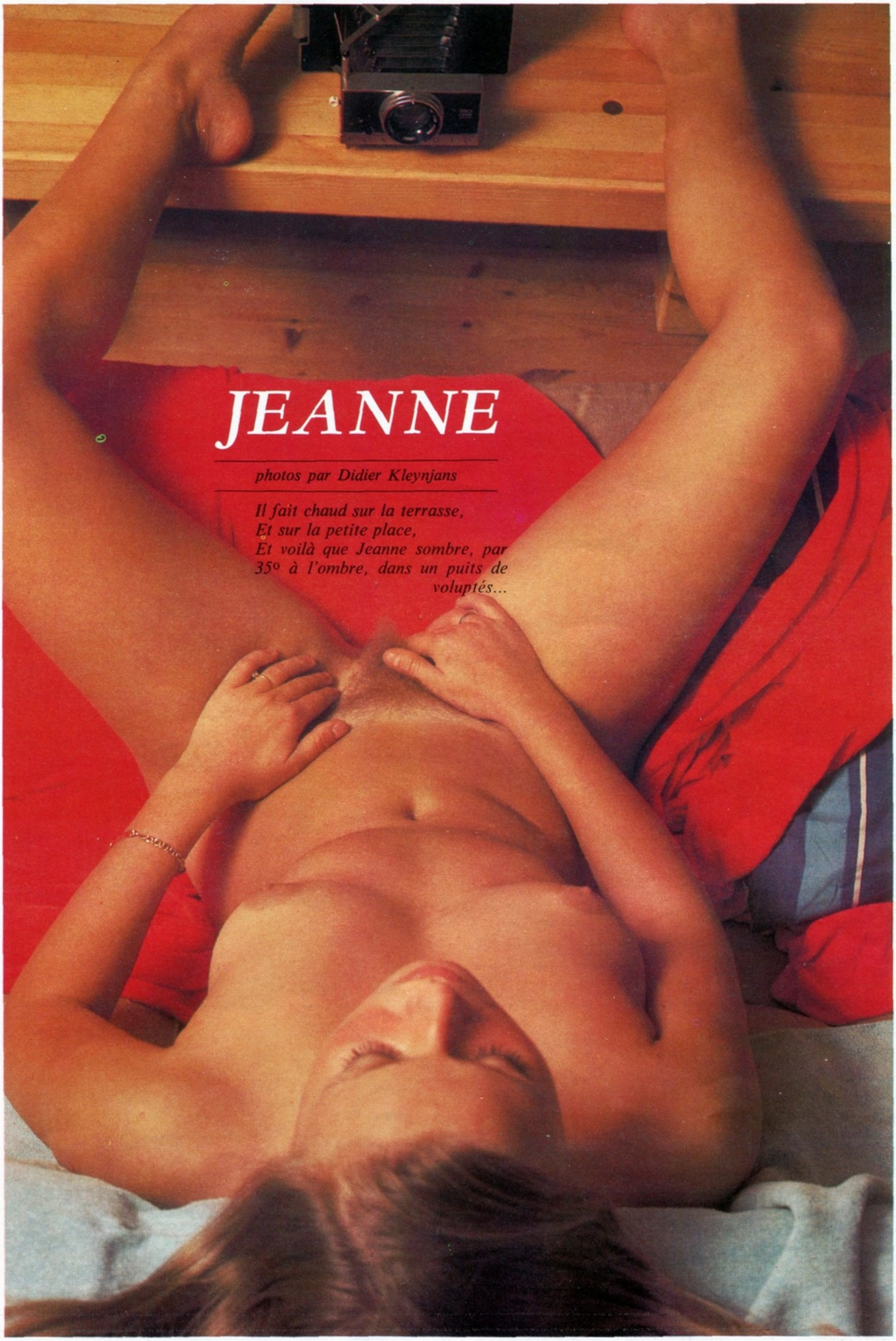










JEANNE

photos par Didier Kleynjans

Il fait chaud sur la terrasse,
Et sur la petite place,
Et voilà que Jeanne sombre, par 35° à l'ombre, dans un puits de voluptés...













De King Kong à Frankenstein

par Claude Castell

En 1896, le génial Méliès, le père du trucage cinématographique fait disparaître sa femme (« escamotage d'une dame »). Méliès avait compris que l'individu recherche toujours la réalisation de ses rêves, qu'il tente de recréer un monde auquel il n'a pas accès normalement mais qui l'obsède et l'envoûte en même temps. Le cinéma offrait cette possibilité par l'étendue de ses moyens techniques. Quoi de plus facile de faire apparaître des corps féminins dans des pétales de roses, des femmes presque nues dans des étoiles de carton ! L'érotisme de Méliès est plus que suggestif, il ne se sert pas des femmes pour montrer des scènes d'amour, mais pour montrer la beauté presque inaccessible, la sensualité, la liberté du corps se mouvant dans un rêve de paccotille, en opposition avec les refoulements nombreux de son époque. C'est un appel direct à l'érotisme.

Un film comme « Les adorables monstres » devient tableau surréaliste vivant, femmes-fleurs, femmes-papillons, femmes abeilles s'ébattant lascivement dans un décor de Jérôme Bosch ! A l'époque, ce cinéma « osé » et plutôt tendancieux était mal vu par une société puritaine, enracinée profondément dans un carcan moralisateur et religieux, ce qui n'empêchait nullement le libertinage.

Les œuvres d'art de Méliès tombaient malgré elles dans l'interdit car c'était s'encanailler que d'aller au « cinématographe » voir ces demoiselles court-vêtues, attirantes certes, mais défiant la morale publique.

Méliès n'aura pas tout de suite de discipline et une nette scission se produit à cette époque. Le film fantastique se durcit pour ne montrer que des scènes plutôt machiavéliques, angoissantes, où l'amour est pratiquement exclu. Le cinéma allemand des années 20 fait partie de cette tendance, ce qui n'empêche pas de reconnaitre ses chefs d'œuvres « Nosfératu le vampire » par exemple ou « Métropolis ». Ce cinéma expressionniste trouve sa force dans le sang, dans le macabre et l'amour se traduit par l'impossible. Les vampires et autres suceurs de sang tuent leurs victimes comme on embrasse tendrement. C'est malgré tout une forme aiguë d'érotisme, l'interprétation et surtout la transposition d'une époque pleine d'angoisse, de cauchemar et d'incertitude. C'est un peu une métamorphose de l'amour des chevaliers pour leur gente et noble dame affrontant les monstres, les catastrophes, passant par mille périls avant de connaître la paix et l'amour. L'érotisme dans les films des années 20 se trouve transformé. La beauté devient fadasse, la jeune fille ressemble plus à un laideron qu'à une « sex-bomb », le héros est un grand scout mais c'est le monstre, le vampire, le fantôme qui est lui plein d'un érotisme profond. On nous montre ses tourments, ses désirs sexuels refoulés, et le comble, c'est qu'il parvient à faire vibrer la femme qu'il a décidé de séduire. Elle se laisse envouter, une jouissance perverse monte en elle et elle s'épanouit dans le cauchemar. (Le cabinet du docteur Caligari), (La Belle et la Bête).



C'est l'opposition entre l'amour pur, courtois, religieux, asexué et les fantasmes sexuels, le désir, la jouissance espiègle que l'on ne peux bien sûr avoir qu'en rêve.

Alors intervient le double. Chaque homme ayant un double en soi, peut ainsi donner libre cours à sa sexualité refoulée. La brave conscience sera sauve « ce n'est pas moi, c'est l'autre ». C'est la notion du méchant et du bon. Le méchant peut torturer, violer, toucher, déshabiller pendant que le bon se lovera dans son amour douillet, bourgeois, très sympathique. Le docteur Jekyll peut dormir tranquille, Hyde saura provoquer la jouissance interdite mais pas sur n'importe qui, car dépravation pour dépravation, c'est une prostituée (noblesse oblige) la malheureuse mais séduisante et sensuelle Ivy Parson (Myriam Hopkins) qui fera les frais de cette débauche.

Dans d'autres films comme « Le loup garou de Londres » de Stuart Walker 1935, il y a aussi dédoublement mais là, l'homme se virilise, des poils poussent sur son torse devenu plus puissant, il crie, il hurle, jouit de la vie qui le bestialise. L'imagination permet toutes les caricatures.

Mais il n'y a pas que l'homme qui se dédouble, la femme elle aussi a ce droit privilégié de pouvoir assouvir ses instincts érotiques. Dans le film de Tourneur « Le peuple des chats » qui date de 1943, la femme se transforme en chatte toutes griffes dehors, toute sexualité sortie. Il est curieux de constater qu'à chaque fois le bien, c'est à dire la morale moralisante d'une certaine société conservatrice de ses lois bien pensantes, se laisse aller à la débauche tout en restant en dehors du coup.

Il y a aussi le cas de la vieille dame qui ne veux plus vieillir, toute rabougrie et qui trouve sa force en puisant l'énergie d'une plus jeune qu'elle et surtout plus belle (la femme sangsue de Edward Dein, 1960). Ou encore cette femme fatale, prisonnière de son destin, de ce vampire qui aime prendre le sang comme on aime faire jouir son amant mais bien sûr que l'on tue d'un coup d'épieu dans le cœur pour faire reculer le mal et la beauté : on peut penser à « L'effroyable secret du Professeur Hitchcock » de 1962 ou « Le





masque du démon » (1960) ou « La sœur de satan » de Michael Rives (1965) où Barbara Steele, belle et tentatrice, sensuelle et féline se métamorphose petit à petit en une effroyable vision d'horreur, les yeux exorbités, des trous putrides dans la tête comme si la beauté et l'érotisme ne pouvaient être qu'une illusion d'optique et de sensation.

La morale, encore la morale, toujours la morale, l'homme pur est tenté comme Job et Saint Antoine et le péché est en lui. Sa résistance exemplaire son infini sens du devoir ne seront pas toujours là pour lui donner la porte du salut. Combien de vaillants héros fades et bellâtres succomberont par charme interposé aux imprécations maléfiques de telle ou telle belle sorcière ou vampire avide de sexe, de débauche ou d'orgie ! L'amour est un long calvaire où la croix est plus lourde que le sexe.

Le cinéma fantastique prend de la puissance et l'imagination déborde ? Les monstres angoissants, caractériels mais pour qui on peut avoir une certaine pitié, les «vampires de Dusseldorf », les «M le maudit » ou autre «Dracula » déferlent dans notre vie, King Kong est ce grand singe, plus puissant qu'une armée, véritable symbôle de la terreur, de l'implacable force animale que chacun d'entre nous possède mais a du mal à concevoir, cet affreux personnage inventé par des cinéastes en quête de frisson et de sensation forte, possède lui, aussi sa sensualité. N'aime-t-il pas cette blonde et frêle jeune fille (fay ray) d'un amour sans borne défiant l'univers lui-même ? La jeune fille enlevée tombera elle aussi sous le charme de cette force maladive, attirée par la souffrance virile de King Kong qui affrontera sans vergogne toutes les puissance du monde pour clamer son amour.

L'homme singe dans le fond est un bon élément de refoulement, pensez donc ! cet être fort puissant certes, mais laid, ignare, instinctif, primate, ne peut qu'engendrer la bestialité, les bas instincts, l'amour vil et dégradant (si on peut parler d'amour !) ; il ne peut pas connaître la vraie passion intellectuelle celle de Platon (mais Platon savait aussi être singe parfois), cet amour fleur-bleu des cartes postales jaunies par le temps et l'usure.

Dans le film « The Bride and the Beast », la femme va plus loin. Non seulement elle accepte de suivre son singe-primate, mais elle refuse de revenir dans son ancien foyer, dans la société et tente même de tuer son mari chevalier de la morale venu la chercher.

Le cinéma fantastique offre un tel champ de possibilités que l'on peux créer autant de situations avec des éléments différents mais le problème de l'homme est le même. Que ce soit homme-singe ou géant d'acier, robot galactique, le bien et le mal sont toujours en présence. Le héros-monstre et repoussant n'est qu'un souffre-douleur. Souffre-douleur de l'humanité qui peut ainsi déverser sur lui toute son aggressivité, ses problèmes sexuels, ses fantasmes érotiques tout en gardant une conscience de citoyen au dessus de tout soupçon. Boris Vian, ce grand visionnaire des années cinquante, n'avait-il pas écrit une pièce intitulée« Les Bâtisseurs d'empire » où le Smurtz ce monstre muet entouré de bandelettes sanguinolantes, mi-rampant, mi-sautillant, recevait des coups de pieds et de poings de cette honorable famille symbôle de la moralité et de la vertu bourgeoise qui n'admettait pas les pulsions instinctives !

Un autre procédé érotique dans le cinéma fantastique, la torture. Quelle jouissance morbide de se faire marquer au fer rouge, de se faire mutiler les mains objets de tentation, les yeux objets de convoitise ou la bouche objet de gourmandise ; ces plaisirs sado-masochistes ont été exploités très souvent au cinéma et une des dernières représentations de cette formule à succès est « Salo » le dernier film de Pier Paolo Pasolini où le fascisme est mêlé d'une façon inextricable au plaisir sexuel, où la dépravation et l'avilissement de l'individu au profit et pour le plasir des forces occultes du mal, sont les seuls moyens d'arriver à la jouissance. On sait bien qu'un pendu connait cette grande jouissance au moment du trépas !

Phénomène de société, phénomène normal, le fantastique remplace peu à peu la religion, trop vieille, trop malmenée par des siècles de contradiction. Le fantastique devient le moyen de s'évader, de connaître les secrets du monde, de l'univers, de donner libre cours à son imagination. C'est un moyen d'avoir peur, de hurler de terreur mais peut être de sentir l'au-delà !

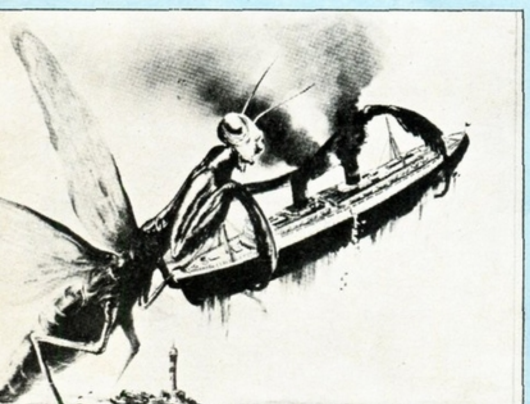
L'homme a besoin de connaître les limites qui l'entourent, qui le cernent et l'érotisme et l'amour font partie intégrante

de la vie de l'homme. Quoi de plus facile alors de projeter loin, très loin en avant, sur une toile ou dans un livre les doux fantasmes jusqu'alors enfouis dans les méandres secrets du subsconcient.

On arrive ainsi à plus de clarté, de dépouillement et... de déshabillage. Le strip tease fantastique et les jolies sex-bombs font leur apparition.

Raquel Welch dans « One Million BC » réalisé par Don Chaffey en 1966, jette son sex appeal, ses formes sauvages à peine dissimulées sous ses haillons en peau de bête.

Dans le film « Wild women of Wongo » (littéralement les femmes sauvages de Wongo), les femmes de l'âge de pierre sont merveilleusement belles alors que les hommes sont pratiquement tous laids. Jane Fonda dans « Barbarella » de Roger Vadim, tout comme Raquel Welch, n'est pas avare de ses formes généreuses et vit



dans un univers où le sexe est la seule raison d'être. Mais là, tout est stylisé, adouci, disons plus civilisé. On arrive ainsi au cinéma fantastique de science-fiction.

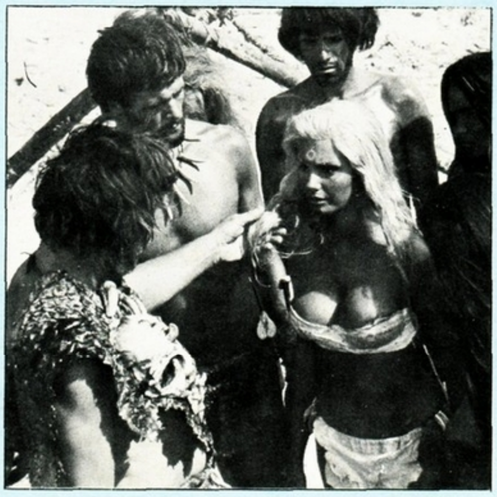
Là aussi les accessoires changent mais le thème reste identique. Les robots étranges (Le jour où la terre s'arrêta - 1951), les vénusiens velus, les martiens tentacule (La guerre des mondes - 1953) (Les survivants de l'infini - 1955), les insectes géants (La chose surgie des ténèbres - 1956), ont remplacé King Kong ou les hommes-singes mais le robot du film « Le jour ou la terre s'arrêta » comme la bête avec la belle dans le film de Cocteau, enlève l'héroïne bien sûr consentante.

Le cinéma-fiction a eu du mal à rentrer tout de suite dans l'amour et l'érotisme. Les premiers films de fiction n'étaient au départ que le moyen de tester les effets spéciaux, les nouvelles techniques du trucage, au détriment de la trame romanesque.

Les premiers cosmonautes, les premiers martiens avaient l'air de valeureux scouts gentillets et débiles à la recherche d'une bonne action inter sidérale à faire. Les femmes étaient quasiment écartées de ce nouveau genre de cinéma. Puis, peu à peu, les balbutiements oubliés, de nouvelles formes d'érotisme vont surgir avec les nouvelles techniques. Le téléphone, par exemple, va devenir un élément essentiel de rapports sexuels, c'est rapide, utile, plus de distances. Grâce à des boutons, des machines ultra-perfectionnées, on peut jouer au jeu de la simultanéité, en quelques secondes, on peut se transporter d'un endroit à un autre. Comme c'est pratique, et économique ! Plus de vêtements lourds à porter et à enlever, plus de lacets, plus de pressions à détacher, là un simple « zip » et voilà. Bien sûr, cela perd un peu en volupté, en sensualité, en préparatifs amoureux, mais c'est tellement plus commode ! Et puis on peux avoir l'imagination sidérale ; la visite dans le temps. Les voyages interstellaires, les secrets galactiques d'un monde perdu, la rencontre avec des nymphes à peine robotisées (les temps futurs - de William Cameron 1936), au langage doux et vaporeux.

Le cinéaste doit d'abord fasciner, tremper le spectateur dans un monde qui lui est inconnu, dans l'espace le plonger dans son rêve (2001 Odyssée de l'espace de Stanley Kubrick) (Planète interdite de Wilcox - 1955) ou encore (Le voyage fantastique - 1966 de Fleischer). Après, seulement après, comme dans un train-fantôme de fête foraine, le spectateur doit ressentir ce décalage entre la réalité et la fiction et se laisser entraîner dans les méandres de l'intrigue.

En marge de ce cinéma d'anticipation, existe aussi et c'est important, un cinéma fiction-réalité, c'est à dire où la trame psychologique joue un rôle prépondérant où les rapports compliqués entre les gens l'emportent sur un simple décor d'étoiles et de nébuleuses. Le délire est visuel, obsession d'un rêve inachevé, rencontre avec un monde quadridimentionnel à notre portée. Un cinéma étrange et beau, fascinant où la femme et l'homme luttent pour se retrouver sans niaiserie ni artifice. C'est « Un soir un train » de Delvaux, « La Cicatrice intérieure » de Garrel, « Juliette ou la Clé des songes » de Carné, « La faute » de Henri Levin (1947), l'« Orphée » de Cocteau, « Juliette des esprits » de Fellini. Un monde où parfois la sophistication intervient comme un élément étrange où la confusion des



sentiments se mêle à l'irréalité de la vie (« Salomé » de Carmelo Bene ou « La montagne sacrée de Jodorowski). Le fantastique flirte avec le quotidien, s'insère peu à peu, lentement, sournoisement et vous englue complètement. Hitchcock est un maître du genre. « Rosemary's baby » de Polansky ou encore son extraordinaire « Cul de sac » donnent à la femme (Mia Farrow ou Françoise Dorléac) une sensualité que seule la peur et la terreur peuvent engendrer. De même pour Catherine Deneuve dans « Répulsion » du même Polansky.

Au fil des années, le cinéma fantastique a pris des lettres de noblesse. On peut voir ainsi se dessiner un certain nombre de courants correspondant à des aspirations différentes mais toutes placées sous le même vocable du « fantastique ». Cinéma-fiction - espace, qui tente de plus en plus de coller avec la réalité (ce qui bien entendu est paradoxal !), c'est à dire de rendre plus crédible donc plus efficace l'image de l'avenir, du futur cosmique 2001 Odyssée de l'espace Soylent Green avec Charlton Heston. Le village des damnés. Cinéma-réalité-fiction, le genre peut-être le plus angoissant et le plus proche de notre vie et de nos problèmes, cinéma symbolique avec la présence du grand Bunuels(La voie Lactée). Le cinéma d'horreur qui tend lui aussi à se rapprocher de notre quotidien Duel, Massacre à la tronçonneuse. La nuit des morts-vivants). Ce qui n'exclut pas l'éternel cinéma d'épouvante dans le sens traditionnel avec les Dracula,les Frankenstein ou autres vampires du même accabit.

Le cinéma fantastique se porte bien mais il doit maintenant faire attention. Attention à sa nouvelle portée car depuis quelques années l'espace et la terre se livrent à un jeu diabolique de découvertes qui abolissent jour après jour les tabous scientifiques et moralisateurs qui enserrent notre société. Ce sont ici des témoignages réels et palpitants sur la réalité des mondes extra-terrestres, ici c'est la fin du puzzle Atlante, où encore la découverte de nouveaux mondes galactiques. Plus l'homme explore, sonde, cherche, plus il s'aperçoit de son ignorance et tend de plus en plus à se remettre en question.

Et pourquoi pas une autre terre à des années lumières de notre civilisation, avec ses problèmes, ses angoisses, ses désirs, ses amours, son érotisme, pourquoi pas une civilisation identique à la nôtre !

Le cinéma est la transfiguration d'une époque, d'un mode de vie, c'est la transposition image par image d'un désir collectif et le fantastique est en passe de devenir une école, une institution. Alors attention mille étoiles nous regardent, nous épient, des mondes inconnus décryptent notre vie dissèquent nos réactions étudient nos comportements. Bientôt — fiction deviendra vérité et il faudra encore inventer, encore imaginer, aller toujours plus loin. Le futur devient vite présent puis passé. Seul l'amour est éternel.



BÉRANGÈRE

photos par « Che »

La solitude, pour Bérangère, ça existe. Et elle aime. Et ça consiste à écouter les Rolling Stones, Georges Brassens et Terry Riley en songeant aux plages infinies de l'Egypte, ou elle se rendit cet automne…









